

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Voleurs volés  
**Autor:** Margueritte, Paul / Margueritte, Victor  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-254991>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

++ POUR LA FAMILLE \*\*

PARAISANT

A PORRENTUROY



N° 2

Supplément du Dimanche 15 janvier

1905

## VOLEURS VOLÉS

— Eh bien ! père Tivant, quand est-ce que vous me vendez votre terrain ?

En revenant de Chantemerle dont il peignait l'église, Jacques Mauroy, sa boîte à couleurs à la main, son pliant sous le bras, venait d'apercevoir au bord de la route le père Tivant, qui, penché vers le sol, sarclait, dans son champ de pois, les mauvaises herbes.

— Quand vous serez moins regardant, M'sieur Mauroy.

Appuyé sur sa bêche, le paysan redressé croisa les bras. Il levait sur Mauroy sa vieille face rugueuse, couleur de terre brune, ridée à mille plis. Un sourire ouvrit sa bouche édentée.

Ses petits yeux luisaient.

— Ah ! vous la connaissez, père Tivant ! Vous êtes un malin !... (Vieille brute, pensait Mauroy, tête de pioche !) Qu'est-ce que vous en ferez, voyons, de votre terrain ? C'est grand comme un mouchoir de poche. Vous n'allez

pas y planter des pois, je suppose ? Y en aurait tout juste pour votre chat ! Et vous n'y ferez pas bâtir non plus le château de Versailles ! Tandis que cent francs, vingt bonnes pièces de cinq francs... c'est une somme, ça !



*Eptorés... le pilote est en mer... d'après le tableau de BATON*

Et le père Tivant songeait : « Qu'est-ce qu'il en a donc tant après mon terrain ? Une méchante bande de terre de cinquante mètres de long sur quarante de large ! Un sol comme de la pierre où il ne poussait pas seulement un chien-dent ! Faut qu'il y ait quelque chose de caché là-dessous... » Et, dans son obscur bon sens, il se promettait de ne pas lâcher son champ à moins de cinquante francs...

Les peintres, c'est des [bourgeois] comme les autres ! ça a de l'argent plein ses poches. Or, au village, — ces villages des environs de Paris, empoisonnés par l'esprit de lucre et le démon de l'alcool, — l'argent du bourgeois, c'est un capital sur lequel tout le monde vit un

peu. Le père Tivant,\* comme ses pareils, y voyait une fortune à eux, une chose due, qui, par tous les moyens, devait leur faire retour.

Mauroy, tout en parlant, contemplait l'exquis paysage. Devant lui, au bout de la route qui longeait l'eau dans une fraîcheur verte, un bruissement de peupliers et de saules, Sorrèze apparaissait, niché au creux du vallon, avec ses toits de vieilles tuiles et son clocher hardi. Un crépuscule tiède et doux planait. L'air estompé, comme d'une cendre impalpable, vibrait sous le dernier baiser de la lumière. Au loin, les coteaux profilaient sur l'azur pâlisant leurs courbes harmonieuses et l'on voyait sinuer et fuir, ruban d'argent, une boucle de la Seine. Sur l'autre rive, à perte d'horizon, des plaines s'étendaient avec la tache ensoleillée encore de hameaux blancs, de murs dorés.

Et tout ça, se répétait Mauroy, c'est à moi ; ça m'appartient pour toujours, si cet idiot consent à me vendre ce bout de terrain ! »

Installé dans le pays depuis dix ans, Mauroy chérissait ce joli coin d'Ile-de-France dont il avait peint les aspects les plus divers, jusqu'à chaque nuance du jour et d'heure. Il habitait au-dessus de la cahute du père Tivant, séparée d'elle par le champ en question, une petite maison sur terrasse, d'où la vue embrassait tout le lumineux décor. Et sa crainte, — à mesure que Sorrèze, plus visitée et mieux connue, grâce à ses tableaux mêmes, s'emplissait à chaque vacance de nouveaux Parisiens en villégiature, son cauchemar, son idée fixe étaient que quelque intrus, achetant le terrain en litige, ne lui vint couper l'herbe sous le pied, la vue sous les yeux.

Le père Tivant s'était remis à gratter le sol. Mauroy regardait le corps noueux plié en deux, l'outil d'acier manié en silence, d'un mouvement patient et tétu. Alors, tremblant de convoitise, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, le peintre lança négligemment la proposition qu'il ruminait depuis le matin. Idée géniale, qui durant la nuit lui avait traversé la cervelle. Que cette brute acceptât, et, pour un morceau de pain, il se rendait maître, sans conteste, de la seule chose qu'il désirât au monde, la jouissance certaine de la vue. Sa vue !

— Alors, père Tivant, puisque vous ne voulez pas me donner votre champ pour cent francs, vendez-moi seulement la vue, rien que la vue. Je vous l'achète.

Tivant, surpris, s'arrêta de bêcher. Il redressa lentement son buste courbé. Les idées lui dansaient dans la tête : « La vue ? Qué que c'est ça ? Cent francs la vue ! I devient fou ! » Mais sa figure tannée restait impénétrable. Pas une ride ne bougea sur le dur bois de son visage. Cependant, en lui-même, il sautait sur cet appât, comme un poisson vorace sur l'hameçon. « Cent francs, la vue ! Ça, c'était ben une fantaisie de bourgeois, par exemple ! Qu'est-ce qui peu bien vouloir en faire, de la vue ? » Et, dans son âme de rustre, bornée à l'étroit spectacle de ses intérêts quotidiens, il se réjouissait de la bêtise du peintre.

Mauroy revenait à la charge :

— Eh bien ! père Tivant, qu'est-ce que vous en dites ? Cent francs, la vue, autant dire rien du tout ! Vous gardez votre champ, vous en faites des choux, des raves et des navets. Je vous donne vingt écus, vous ne me donnez rien. C'est-il un change, ça ? Entendu, hein ?

— Faut voir, M'sieur Mauroy, faut voir ! murmura le

père Tivant, en desserrant les lèvres à peine, comme si elles eussent été les cordons d'une bourse.

Derechef, il se pliait à nouveau, courbant vers le sol sa taille ligneuse. Avec son pantalon de velours usé, couleur de sillon, sa blouse brune, il redevenait un être muet, moins qu'un être, une chose, partie intégrante de la terre et de l'air, façon de souche ou d'arbre, forme antique de la nature. Et dans le délicieux crépuscule, Mauroy s'éloignait à grandes enjambées.

— C'est fait, se disait-il, le vieux a mordu.

Il ressentait une joie profonde à se dire que dorénavant, sans doute, rien ne pourrait gâter son plaisir, la vision assurée, la contemplation paisible de l'horizon si vaste et si doux. Car le vieux renard était pris, c'était évident. Roulé, le père Tivant ! Il pouvait bien garder son champ, maintenant. La vue, rien que la vue !... Et, tandis que ses regards erraient des toits encore éclairés de Sorrèze jusqu'à la courbe fuyante des coteaux liserée par le fleuve d'un ruban clair, Mauroy, silencieusement, riait dans sa barbe.

Alors, pendant une quinzaine, ce fut une série ininterrompue de sourires et de politesses de la part du peintre, de réticences et de discussions madrées, de refus et d'hésitations calculées de la part du père Tivant. On s'en tenait à cinquante francs. Enfin Mauroy céda. Il promit les cent cinquante, s'estimant encore trop heureux. « Je le refais », pensait-il. Et, de son côté, le père Tivant supputait, avec une compassion ironique pour la toquade de son voisin l'excellence du marché.

Il résolut seulement de prendre conseil, de rédiger l'acte de telle sorte que, Mauroy comptant de beaux écus sonnants, lui, Tivant, le payât uniquement de ce qu'il estimait une monnaie de singe, un vain mot... La vue ! ah ! ah !... Il en riait aussi tout son saoul chaque fois qu'il était seul, d'un rire silencieux qui ouvrait toute grande sa bouche édentée, de ce même rire dont avait éclaté Mauroy, le soir de leur première conversation.

Enfin, un dimanche, à un déjeuner où l'on avait à l'improviste convié le peintre, la vente, subitement, eut lieu. Mauroy, jouant de ruse, avait pris ses précautions. Deux bons témoins patentés d'abord, un de ses amis, peintre comme lui, viel habitant de Sorrèze, et un entrepreneur de maçonnerie retiré, adjoint au maire ; puis un acte en due forme, soigneusement médité et calligraphié tout au long sur papier timbré. On se mit à table sur le coup de midi, et ce fut un déjeuner solide, où le père Tivant, éperdu et ravi de mettre dedans un Parisien, un bourgeois ! mangea comme deux et but comme quatre. Un diable de petit vin, venu tout droit des coteaux d'Anjou, un vin sec et parfumé, couleur d'or liquide, où des bulles de gaz montaient et pétillaient dans une écume légère.

Après le cognac, Mauroy tira l'acte de sa poche, en double expédition, le lut d'un trait, d'une voix blanche, singeant par plaisanterie une monotone diction de greffier. Tivant, un peu gris (à peine entendit-il qu'il s'interdisait d'élever par la suite sur son propre terrain des constructions hautes de plus de cinq mètres) n'y vit que du feu et signa ce qu'on voulut.

Il eut seulement une déception légère lorsque Mauroy, au lieu de le solder en belle pile d'écus, lui tendit deux billets bleus. Il lui semblait qu'on le frustrait vaguement ;

il n'était plus si sûr d'avoir fait une bonne affaire. Ces deux chiffons, ça représentait de la vue ! Et, par un sentiment instinctif, il attribuait maintenant au papier une valeur presque insignifiante, tandis que l'objet même du

contrat, cette cession de la vue, prenait à ses yeux une brusque importance. Il regretta sa signature en bas du grimoire, gros soudainement à ses yeux d'embûches et de traquenards judiciaires.

Le lendemain, avis pris du maître d'école, son désespoir fut sans bornes. Il s'était stupidement dépoillé lui-même. Son terrain n'était plus qu'un champ inculte. L'impossibilité d'y élever la moindre construction lui enleva toute valeur. Il faillit devenir fou lorsqu'un mois plus tard un professeur en vacances, désireux de se bâtir là quelque chalet décoré du nom de villa Beau-Site ou Belle-Vue, lui offrit jusqu'à mille francs de l'étroite bande de terre.

Dès lors sa vie fut empoisonnée. Il n'eut plus de forces que pour imaginer une vengeance. Les moyens les plus ingénieux furent mis en œuvre par lui pour rendre à Mauroy son atelier et sa maison inhabitables. Le champ fut tour à tour dépôt de fumier, lieu à brûler les mauvaises herbes du pays. Des odeurs fétides, d'âcres et noires fumées montaient et tourbillonnaient du matin au soir. L'horizon merveilleux n'était plus qu'une exhalation pestilentielle, un voile roux et mouvant. Forcé par les instances et les poursuites du peintre à suspendre ses vexations, le père Tivant découvrit un nouveau supplice. Sous prétexte de fertiliser son champ, il acquit un bateau entier de détritiques et d'immondices, et chaque jour, avec une âpre joie, à l'heure des repas, il étalait et retournait consciencieusement, en silence, l'engrais puant, et Mauroy se consumait de rage, et tous deux pâles et jaunes, dépérissant, jouissaient délicieusement de leur haine, voleurs volés.

Paul et Victor MARGUERITTE.

### L'armement des belligérants

Les armées de terre de la Russie et du Japon sont maintenant en face l'une de l'autre.

Voici, au sujet des armes en usage dans les deux armées, une description complète due à un expert qui s'occupa longtemps de la fourniture des engins de guerre nécessaires aux deux belligérants :

L'infanterie japonaise est armée du fusil Meidji, et la cavalerie se sert d'une carabine de même modèle. Ce fusil a un calibre de 8 m/m et un magasin contenant cinq cartouches ; il ressemble beaucoup au Mauser dont les Boers étaient armés. L'arrière-ban de la réserve et l'armée territoriale sont armés du fusil Murata ; celui-ci est d'un calibre un peu plus fort (10 m/m 6) et il tire un projectile de plomb au lieu d'une balle à calotte de nickel. Le magasin contient huit cartouches.

Les officiers japonais et une partie de la cavalerie nipponne sont armés du pistolet Mauser automatique ; 15,000 de ces armes ont été fournies par une maison de Londres.

L'artillerie de campagne se sert de canons fabriqués à l'usine Krupp, sur des plans japonais. Quatre-vingt-dix-neuf batteries de dix pièces ont été livrées au Japon. Les canons sont munis d'une sorte de bêche fixée à l'extrémité de l'affût et destinée à supprimer les

